

XYZ. La revue de la nouvelle

Ulysse, maître des chimères

Johanne Girard



Numéro 71, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. (2002). Ulysse, maître des chimères. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 7-12.

Ulysse, maître des chimères

Johanne Girard

Il en fut ainsi, dès qu'Aurélie eut croisé ce regard fauve. Le souvenir ranimé de « l'autre » se révélait, là où les rêves n'ont plus ni frontière ni pudeur. Depuis l'avènement de cette créature dans la vie secrète d'Aurélie, celle-ci perdait la tranquillité d'esprit acquise avec les années. D'instinct, la femme présumait qu'elle aurait à vivre un combat crucial contre des forces inconnues. Désormais, chair, raison et chimères lutteraient les unes contre les autres.

Offert à la noirceur de la chambre, son corps, nu, se soulevait de frénésie, soumis aux mains éthérées qui parcouraient les moindres replis de sa vulnérabilité. Une fièvre maligne ou, peut-être, un désir brutal de se voir captive d'un amant virtuel, la tenaillait. Cette jouissance, indécente, envahissait sa couche, la literie, les murs et surtout la psyché au pied du lit. Pendant que l'objet de convoitise avalait les scènes les plus intimes, dans le silence de la pièce, des yeux félins contemplaient ces ébats solitaires.

L'être aimé disparu, Aurélie avait longtemps refusé d'ouvrir son cœur aux prétendants. De crainte de rompre la promesse faite à son bien-aimé, elle avait préféré le célibat à toute autre vocation. Décision qu'elle avait respectée jusqu'à présent. Toutefois, l'arrivée inopinée du chat avait perturbé son existence. Car il était devenu le seul être vivant à s'introduire dans ses appartements et à partager son quotidien.

Chaque matin, câline, elle le conviait dans son lit.

— Viens par là, matois minet !

L'élu ne se faisait pas prier. Dès son arrivée, il avait envahi le territoire de plumes et de satin, l'œil aux aguets, aussi sagace qu'un renard.

Maintenant étendu contre le corps de sa maîtresse, l'animal s'étirait en langueur. Aurélie, plongée dans les vapeurs des songes, caressait cette chaude présence. Et s'en trouvait comblée. Ne formaient-ils pas un couple original comme il en avait été, autrefois, d'elle et de son amant ?

Ce chat était venu à sa porte, un soir, et avait déployé ses charmes avec tant de grâce féline qu'Aurélie l'avait hébergé sans même s'enquérir de sa provenance.

Cette nuit-là, un pacte avait été scellé sous les étoiles.



Les mains manucurées d'Aurélie s'emparèrent du corps souple et invitant. Paumes, doigts et ongles — semblables à de petites baies violacées — chaviraient dans la fourrure de l'animal consentant. Le temps perdait ses nuances. Les nuances, leur moindre éclat.

En bonne compagnie, Aurélie se confiait, sans pudeur.

— On le surnommait Ulysse Le Bel ! Homme distingué et de beauté farouche, il magnifiait la plus morne des soirées. Mon cher ami et poète de Nohant avait le regard vert, aussi ardent que le tien. Dès le premier jour... je fus envoûtée.

Intarissable d'éloges et de souvenirs, elle en vint à oublier de se lever et passa outre l'heure de se sustenter. Mais le chat, affamé, frémissait d'impatience.

— Pauvre bête. Suis-je idiote ! Tu meurs de faim. Allez, viens !
Et le félin se laissa emporter.

Les narines enfouies dans les poils au parfum suave, Aurélie s'abandonnait au ravissement. Elle laissait glisser, paresseusement, ses doigts le long de l'échine de l'animal, avant de tracer sur son front un signe d'appartenance.

— Tu te nommeras Ulysse, toi aussi ! Ulysse Le Pur. En hommage à mon amour et à la blancheur de ton pelage.

Solennelle, elle leva, pour lui, un bol de lait chaud.

— À nous deux, Ulysse ! À la vie, à la mort. Cette fois, personne ne pourra nous séparer.

Le chat se mit à bâiller ! Rassasié.
Aurélie crut à un acquiescement.

□

Le quadrupède ne la quittait plus. À chacun des levers de la dame, plus tardifs, de jour en jour, il frôlait l'élan de son corps contre les jambes glabres de sa maîtresse, sa queue souple enroulée autour d'un mollet ferme et peu aventureux qu'elle cachait sous une longue chemise de nuit. Aurélie, nostalgique, évoquait à tout moment la mémoire du poète. Celui qu'elle aurait dû épouser et chérir éternellement.

— Ah ! murmura-t-elle entre deux soupirs, comment ai-je pu l'oublier ?

Faisant mine de prêter l'oreille, le chat s'attardait avec sa langue sur chaque centimètre de peau dénudée qu'il léchait, avide.

— Voilà que je me rappelle ce bracelet, serpent d'argent et de pierreries, qu'il m'avait offert avant son départ !

Même lasse, elle se souvenait.

— Cette chose étrange enroulée sur mon avant-bras... comme une geôle... ma prison d'amour.

Le museau en l'air, le félin renifla une invisible présence avant de fermer les yeux.

Aurélie s'assoupit. Un rêve vif l'enfiévrâ.

— Nous avons si peu de temps... Viens à moi, Ulysse, mon amour !

Le chat se blottit contre son corps, oreilles tendues. Sur le palier de la maison du rêve, Ulysse de Nohant sermonnait son amante.

— Tant et aussi longtemps que tu porteras ce *sarment reptilien*, nous vivrons dans la *gêhenne* de notre ivresse, insistait-il, lui enserrant le bras avec fermeté.

À l'époque, Aurélie avait éclaté d'un rire cristallin, source jaillissant des rochers. Comme elle était follement amoureuse, les mots du poète n'avaient de sens que dans la nuance de l'intonation.

— Le jour où tu abandonneras cette offrande venue du fond des âges... ce jour-là, je ne serai plus ni homme ni poète. Même séparés, nous connaissons les enfers ; ceux dont on ne revient jamais !

Sans craindre, toutefois, le châtiment annoncé, elle avait accueilli cette évocation comme une métaphore qui l'attacherait à son bien-aimé. Scellé ainsi, leur amour durerait. Et à son retour, ils se marieraient.

Mais voilà qu'Ulysse de Nohant n'avait plus donné signe de vie. Et Aurélie l'avait pleuré des années durant.



Des grognements envahirent soudain la chambre. Aurélie, aux prises avec l'âpreté d'un mauvais rêve, s'agitait sous les couvertures. À l'affût d'une proie imaginaire, Ulysse, chasseur, s'élança sur ses jambes. En sursaut, elle se réveilla.

— Insolente bête ! Quel jeu idiot ! N'entends-tu pas la voix de l'amour ? lui lança-t-elle, maussade.

L'animal lui tourna le dos avant de sauter sur la moquette et s'engager vers la cuisine. Navrée d'avoir réagi avec âcreté, elle crut bon se lever pour voir aux besoins de son protégé. D'un pas languissant, Aurélie marcha jusqu'à l'écuelle qu'elle remplit d'eau fraîche. Chose faite, en bâillant, elle reprit le chemin de son lit.

Les jours et les nuits qui suivirent défilèrent sans incident. Aurélie et Ulysse finirent par dormir le parfait bonheur. L'un étant l'ombre de l'autre. Pour elle, d'ailleurs, les heures consacrées à la vie diurne perdaient, peu à peu, de leur substance. Les coussins et le ciel de lit, les draps, le chat étendu conviaient Aurélie à plonger dans une mer de voluptés et de rêveries. Tout se fondait, se confondait.

Un matin, la tête enfouie dans le giron de sa maîtresse, les griffes harponnant son entrecuisse, l'animal, grisé par l'essence femelle qui s'en dégageait, éprouva un ardent désir pour cette femme dont il était épris. Un instant, se crut-il humain. Mais il fut vite de retour à la réalité, car sa maîtresse, réveillée par la dou-

leur — et sûrement par d'insoutenables sensations —, leva la main sur lui.

— Polisson ! hurla-t-elle, les joues rougies par l'excitation.

Penaud, l'animal rampa vers le pied du lit. Mais la marâtre se ravisa.

— Pauvre innocent, va ! Pardonne-moi. Viens là, te blottir !

Le félin, moins candide qu'il n'y paraissait, se glissa contre les seins de celle qui l'avait mandé. La main dégagée, Aurélie flattait son ventre soyeux. bercée par le ronron, paupières lourdes, elle s'endormit profondément pour ne se réveiller qu'au crépuscule, le soleil s'étant couché sans qu'elle n'entrevit, cette fois, la lumière du jour.



Les semaines et les mois s'écoulèrent dans le sommeil, au milieu de la pénombre. Personne n'aurait pu affirmer qu'Aurélie Deslandes vivait toujours dans sa résidence de la rue Des Colines. Il arrivait qu'on y sonne pour lui porter une missive, mais aucune réponse ne venait confirmer sa présence.

Un soir de canicule, amaigrie, les joues creuses, le teint gris comme les ombres de la nuit, cette femme grugée par l'inactivité, couverte d'un châte, marcha dans son jardin, à pas menus et incertains, suivie d'un gros chat fier et dodu. La queue droite comme un *I* majuscule, l'animal de compagnie se donnait des airs d'omnipotence. S'il n'avait pas été chat, on aurait pu imaginer un époux et sa femme souffreteuse en promenade vespérale.

À peine les derniers rayons du soleil couchés, les yeux tournés vers l'horizon, Aurélie, vaincue, pénétra dans son logis aussi humblement qu'elle était apparue, pour ne plus jamais en ressortir.

Un voisin qui l'avait entrevue à travers le mur de glycines s'était demandé, après coup, si M^{me} Deslandes n'avait pas exécuté sa propre marche funèbre. Car on la retrouva, quelques jours plus tard, morte, entre ses draps, un chat étendu à sa tête, telle une couronne blanche lovée autour de sa chevelure mordorée. Sans vie

non plus, le chat avait étrangement les yeux fermés, comme si la mort les avait surpris, tous deux, repus de chimères.



On ne sut que bien peu de choses des derniers instants de cette femme dont l'âge n'excédait pas la quarantaine. La famille découvrit, sous l'oreiller de la défunte, un carnet de poèmes et d'esquisses félines signés *Ulysse*. On crut à l'existence incognito d'un admirateur ou peut-être à la constance d'un vieil ami épris de cette femme solitaire.



La maison fut vendue à des étrangers : un couple qui revenait d'un voyage autour du monde. Les voisins conclurent qu'ils étaient des professionnels, bien nantis, venus s'installer dans un coin de pays à l'abri des regards. D'autres parlaient d'eux comme s'ils étaient issus d'une certaine noblesse. La plupart s'étonnaient que ce couple ait élu résidence dans une demeure aussi sobre que celle d'Aurélié Deslandes.

Peu enclins à fréquenter la communauté, les nouveaux propriétaires ne sortaient que la nuit. De temps en temps, on les voyait à la tombée du jour, dans le jardin rustique, en compagnie de chats ramenés, sans doute, de lointaines contrées.

Lui, un être à l'air austère, avait une démarche féline et un regard vif comme l'éclair. Des yeux de chat. On le disait homme de lettres. Elle, une beauté fauve à la peau ambre — probablement née des pays du Sud où l'existence est plus lumineuse que dans les régions tempérées —, possédait une grande aisance dans le geste, enjolivée qu'elle était par d'étonnants bijoux. Elle portait, entre autres, un magnifique collier d'émeraudes. Son avant-bras ceint d'un bracelet d'argent, en serpent, complétait admirablement sa parure.